

## *Le piano au bord du vide*

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : 'Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs....

L'article, au milieu duquel trônait une photographie dudit instrument, finissait par ce jeu de mot qui avait certainement fait son effet au sein de la rédaction du journal « Une énigme qui, si d'aventure de l'eau venait à l'éclabousser, en ferait un véritable piano...aqueux »

En temps normal, Arthur aurait lu cet article entre deux tartines de confiture à la fraise trempées dans une grande tasse de café noir, puis serait retourné à ses occupations ordinaires avant de partir à son travail. Il faut dire que pour ce célibataire trentenaire, vivre en Bretagne représentait avant tout un havre de paix, une recherche de douce tranquillité. Quand il était venu s'y installer six mois plus tôt, il pensait y rester un peu, le temps de se reconstruire, de prendre du temps pour lui, de se remettre du choc... De cette mort tragique de Sarah, qui aurait dû devenir sa femme quelques mois plus tard, suite à un accident de voiture. Tous les deux allaient se marier. Tout était prêt mais le sort en avait décidé autrement. Un samedi matin, Sarah était partie faire quelques courses. Dans un virage, une voiture conduite par un homme ivre lui avait coupé la route. L'homme avait survécu. Sa Sarah, ses jolis yeux bleus, ses petites lèvres au goût de citron, était morte sur le coup. Il voulait oublier. Il avait choisit la Bretagne pour la beauté brute des paysages, toute cette verdure bienfaitrice pour son âme encore écorchée. Mais, seul, il commençait à s'ennuyer. Désormais, il avait l'impression de tourner en rond, et cet article venait mettre du piment dans une vie devenue bien monocorde. C'est sans doute pour cela qu'après avoir fini son café, il ne se contentait pas d'enfiler ses chaussures et son manteau pour aller travailler. Toute son attention restait focalisée sur cette page noire et blanche ornée d'un piano à l'allure majestueuse. Durant les quinze minutes qui l'emmenaient au travail – Arthur était surveillant dans un lycée. Ce métier lui permettait de retrouver peu à peu du contact humain sans pour autant être submergé de responsabilités – l'image restait gravée dans sa tête. Durant toute la journée, il pensait et repensait encore à cet

article. Le soir, en rentrant chez lui, il le lisait deux, trois, quatre, cinq fois, à en connaître par cœur les meilleurs passages. Même le jeu de mot final lui apparaissait maintenant dénué d'intérêt.

« Comment ce piano a-t-il pu atterrir ici ? ». Cette question trottait dans sa tête comme une aiguille des secondes qui fait cliqueter une horloge. D'ordinaire, il ne rêvait pas. Ou peu. Ou peut-être ne se souvenait-il tout simplement pas de ses rêves. Qu'importe, ces derniers mois il n'avait que très rarement trouvé un sommeil total, hanté encore et encore par l'âme de Sarah. Ce soir-là, pourtant, il dormait à point fermé, car il savait que le lendemain, le rêve deviendrait réalité.

En ce mercredi 26 mars, Arthur n'avait ni anniversaire, ni événement marquant à fêter. Aucun ami ne viendrait non plus le visiter aujourd'hui. De toute manière, il n'en n'avait aucun en Bretagne. A priori, rien qui pourrait agrémente ce banal milieu de semaine d'un sourire sur son visage. Pourtant, en se levant ce matin, et au moment de tremper ses deux tartines à la confiture de fraise dans son café noir, il savait que cette journée serait somptueuse. L'idée lui était venue la veille, peu avant de dormir : il avait décidé qu'il irait voir de lui-même ce piano. Sans s'encombrer de formalités – un coup de fil pour simuler un rhume suffirait à justifier son absence au travail – il prit son appareil photo et monta dans sa voiture. Dans moins d'une heure il serait arrivé. Il ne comprenait pas pourquoi cette histoire lui provoquait des frissons dans tout le corps. Il se sentait pratiquement habité par une mission, par un désir plus fort que tout de toucher l'objet en question, de ressentir son pouvoir magnétique.

Une fois sur place, Arthur réalisa que cette falaise devenait un véritable lieu de pèlerinage. Des touristes, les mêmes qu'on pourrait voir en train de photographier la Joconde ou la Tour Eiffel, se massaient tels des sangsues autour du piano. Arthur restait bouche bée. Il se sentait idiot de l'admettre, mais dans son imagination il s'était vu seul, entouré du piano noir et blanc et du cri incolore de l'océan. Pire encore, un policier était là qui observait au loin les passants trop curieux ou entreprenants. Arthur était déçu. Il se souvenait, enfant, avoir ressenti les mêmes déceptions lorsqu'il croquait dans un bonbon en pensant se régaler, et que le goût s'avérait finalement être d'une totale acidité. Le Arthur petit garçon de six ans était là en ce mercredi, et il boudait de dépit. Faire la queue pour voir « son » piano ? Jamais ! Il décidait de poser ses fesses et son amertume sur un banc à quelques mètres de là. Il ruminait.

Seul sur son banc. Il s'était levé tôt pour venir, et voilà que tout était gâché. Fatigué, il fermait doucement les yeux. D'un coup, devant lui, le piano se mit à jouer sans que personne ne soit assis sur le tabouret. Autour, les gens ne semblaient pas surpris et restaient stoïques. Arthur, lui, avait les yeux grand écarquillés et crut que son cœur allait s'arrêter de battre lorsque l'instrument se souleva. Le piano flottait dans les airs, faisant des va-et-vient au-dessus des touristes, allant jusqu'à se poser au-delà de la falaise. « Attention ! ». Arthur criait en direction du piano. Un drame allait arriver ! Les vagues qui se fracassaient contre les rochers se mêlaient aux vagues douces et ondulées du piano. Il transpirait, tant la scène lui paraissait surréaliste. Et soudain, non pas ça !, le piano chuta en bas de la falaise, créant un bruit sourd. Interloqué, Arthur criait de tout son cœur « Noooooon ! » et ouvrit les yeux. Autour de lui, les touristes s'étaient arrêtés, fixant cet homme étrange assis sur son banc. Au milieu trônait toujours le piano, plus beau que jamais, et Arthur comprit que sa sueur froide provenait d'un mauvais rêve.

- Il est beau hein ce piano ? Une voix âgée, dans laquelle ressortait toute la sagesse d'une vie longue et heureuse, s'adressait à lui. Il pouvait noter dans cette voix un fort accent britannique. Il roulait les « r ». Et répétait « vous ne trouvez pas ? ». Arthur mit quelques secondes à comprendre que l'homme était derrière lui.
- Euh...je...oui. Très beau, finit-il par répondre.
- Et ce n'est pas fini...ajouta l'homme qui portait un chapeau noir, un petit veston gris et une cravate noire. Un style impeccable, digne d'un dandy londonien octogénaire. L'air malicieux, il regardait Arthur avec bienveillance.
- Comment ça ? Je ne comprends pas ce que...
- Oh...vous verrez...vous verrez. Le vieillard prit alors une grande respiration comme pour se donner du courage et s'en alla.

Perplexe, Arthur se pinça pour vérifier qu'il ne rêvait plus. Non, pas cette fois. Cette brève discussion était bien réelle. Dans ses oreilles, un vent virulent sifflait, parsemé de bribes de dialogues des touristes aux alentours. Arthur était là depuis des heures déjà, et la foule ne désemplissait pas. Il ne voulait pas devenir un anonyme parmi les anonymes. Son histoire avec ce piano devrait être plus intense. Il reviendrait, choisirait un moment plus adapté. En se levant, il vit à côté de lui un journal. Il chercha du regard un individu à qui pouvait bien appartenir le papier mais ne vit personne. Le journal datait d'aujourd'hui. Il s'agissait d'un exemplaire du Times. Arthur fit aussitôt le rapprochement entre l'homme qui était venu lui

parler et ce papier. Afin de parcourir un peu la presse étrangère, ce qu'il ne faisait jamais, il décida d'emporter la gazette avec lui.

La route du retour fut un long supplice. Arthur ne voulait rien savoir, rien entendre, même pas la radio qui restait muette. La déception envahissait tout son être. Il ne savait toujours pas ce qui l'intriguait à ce point. Pourquoi...Il n'en savait rien. Vraiment rien. Après tout, cette histoire devait être d'une banalité absolue : il s'agissait certainement d'un groupe d'amis un peu éméché qui avait dérobé un piano puis l'avait posé là. Un objet volé, tout bêtement, dont l'auteur avait préféré se séparer dans un lieu calme et isolé. En allant se coucher, ce mercredi-là, Arthur avait perdu la curiosité enfantine qui l'avait animé toute la journée. Une rationalité totale chassait ses espoirs déçus. Le sommeil n'arrivait pas, perturbé par la déconvenue de cette journée. Aigri, il se saisit du journal britannique posé sur sa table de chevet et commença à tourner les pages. Entre les articles auxquels il ne comprenait rien et ceux qui ne l'intéressaient pas, Arthur sentait une certaine contrariété monter en lui. Une dernière page, se dit-il, et il retournerait se coucher. Et le choc ! Une nouvelle secousse dans son esprit : en haut de la page, surligné en jaune, le titre d'un article « The mysterious piano » évoquait un piano posé depuis plusieurs jours sur le bord d'une falaise à Brighton, sur la côte anglaise. A s'y méprendre, la photo était identique à celle parue dans la presse française. Le même piano, posé à quelques centaines de kilomètres. L'article, écrit dans un anglais assez basique, se terminait par une formule qui ressemblait à celle-ci « Qui a pu amener ce piano ici ? Allez savoir, peut-être des êtres venus d'ailleurs... »

Arthur retrouvait sa fougue. Il savait, depuis le départ, que cette histoire n'était pas banale. Et la rationalité avait laissé place à une nouvelle forme d'imagination : cette théorie d'extra-terrestres qui auraient pu déposer des pianos dans plusieurs endroits s'emparait de lui. Allongé dans son lit, il avait une certitude : d'autres instruments, tout autour du globe, surplombaient d'autres falaises. Plogoff et Brighton n'étaient que deux lieux choisis par ces êtres pour annoncer quelque chose. Habité par son idée, il se leva brusquement pour se diriger vers son ordinateur. Son idée allait se confirmer à l'aide d'une recherche simple : « piano falaise » sur internet. Arthur en eut presque le souffle coupé lorsqu'il vit apparaître tous les articles sur son écran d'ordinateur. Plogoff apparaissait en premier bien entendu, suivi de Brighton, mais d'autres villes s'ajoutaient : Barcelone, Palerme, Lisbonne, et d'autres encore. Toute l'Europe semblait parsemée de pianos au bord de falaises là où cela était permis. La théorie d'Arthur germait toujours plus dans sa tête et faisait bouillonner son crâne. Il était impossible, impensable, improbable même, que tous ces pianos aient été posés là sans que

personne ne le sache ! C'était l'œuvre de forces obscures et les pianos symbolisaient une énigme, un message qui allait être annoncé. Comme s'il se retrouvait dorénavant investi d'une mission divine, Arthur se mit à réfléchir et en vint à la conclusion qu'il détenait une information cruciale pas encore relayée par tous les médias. Il prit une décision : celle de trouver un appartement avec une localisation assez proche de la falaise de Plogoff pour pouvoir surveiller toute la journée le piano, à l'aide d'un télescope ou d'une longue-vue par exemple.

Une semaine plus tard, Arthur se réveilla dans le tout petit appartement de vacances qu'il avait loué. Une fois ingurgitées ses deux tartines à la confiture de fraise avec son café, il s'emmitoufla dans sa couverture, assis sur une chaise devant sa fenêtre pour reprendre son travail d'observation. Hier, lors de sa première journée, rien n'avait été à signaler, hormis l'afflux de touristes et d'une caméra de télévision. La première à s'intéresser à l'événement. Toujours pas la moindre trace d'extra-terrestres ou de tout incident étrange autour du piano.

Les heures creuses succédaient aux heures creuses. Le néant régnait autour de l'aventure entreprise par Arthur. Les jours se ressemblaient. Le piano faisait partie intégrante de ce décor de bord de mer, et cela ne choquait plus personne. Encore plus seul qu'à l'accoutumée, Arthur semblait lentement vers des pensées lugubres. Il revoyait Sarah dès qu'il fermait les yeux. Lorsqu'il les rouvrait, des larmes en coulaient. Un an plus tôt, il était heureux, rempli de ce sentiment si fort que tout est magnifique, que la vie est un cadeau, entouré par une femme aux qualités infinies. Aujourd'hui, il perdait ses journées à observer un piano inerte, posé là on ne sait comment. Et s'il s'était trompé ? Et si tout ceci n'amenait à rien ? Et si sa planque aboutirait à une masse de temps perdu et rien d'autre ? Déjà mélancolique, il sentait maintenant que la démotivation le gagnait. C'était peine perdue. Il se regardait furtivement dans la glace, pour y voir un homme à l'allure négligée, à la barbe désordonnée, et aux idées farfelues. Doucement, il se levait, puis alla à sa voiture. Une dernière fois, il devait en avoir le cœur net !

De nouveau, il approchait du piano, à quelques mètres seulement, et savait que le secret résidait là, nulle part ailleurs. Assis sur « son banc », admirant « son piano », il sentit une main se poser sur son épaule. En se retournant, il reconnut le vieux dandy, toujours aussi bien vêtu, qui le fixait.

- Vous voudriez savoir hein ? lui demanda le vieil homme
- Oui ! Je n'en peux plus ! Vous savez vous ! Ce journal que vous aviez laissé ! Vous savez !
- La réponse se trouve sous le siège, répondit-il, un petit sourire en coin.
- Mais je ne peux pas aller...
- ...Soyez malin ! L'homme salua Arthur de son chapeau, jeta son regard en direction d'un petit buisson au loin, se tapota un petit peu le ventre et reprit son chemin.

Décidément, cet inconnu – qui le devenait de moins en moins d'ailleurs - était bien singulier. « Soyez malin » avait-il dit...Mais comment faire pour...Puis Arthur comprit le message. Ce petit buisson, il allait s'y cacher et attendre la nuit. Il avait pu noter, avec sa longue-vue, que plus personne ne venait ici une fois la nuit tombée. Il attendrait donc sagement.

Vers minuit, le silence était le seul touriste invité à profiter de ce paysage fabuleux. Ou plutôt, ils étaient deux : le silence et Arthur. Sûr d'être seul à présent, il quittait son abri de fortune pour se diriger prudemment vers le piano sur la pointe des pieds. Avec cette angoisse que connaissent tous les truands ayant peur de se faire prendre, il avançait avec une boule au ventre vers le siège. Une dernière vérification pour écarter définitivement toute potentielle présence et un coup d'œil furtif sous le siège sur lequel il lit cette inscription : 5 avril 2014, 22h. Nous étions le 3. Dans deux jours, le voile serait levé sur ce mystère.

Depuis deux jours, Arthur ne dormait plus, ou très peu. Il ne mangeait plus, ou très peu. A en croire que toute son attention était focalisée sur cet événement. Sur ce 5 avril, à 22h. Il regardait sa montre pour la millième fois, qui indiquait vingt heures. Encore deux heures pénibles à endurer, toujours posté sur sa chaise, sous sa couverture dont les odeurs rances commençaient à contaminer son corps, perdu dans le tourbillon paranoïaque de ses pensées. Car, depuis deux jours, ses théories fourmillaient dans sa tête, et il imaginait de plus en plus que derrière tous ces pianos, disposés dans toute l'Europe, se cachait un terrible destin pour l'Homme. Il songeait à une possible fin du monde, annoncée dans quelques minutes, ou à une invasion préméditée d'êtres venus d'autres planètes. Plus l'heure fatidique approchait, plus ses réflexions s'embrouillaient dans ce genre de délires. Il se demandait comment il réagirait.

Il faisait le bilan de sa vie. Il repassait en boucle les images heureuses, les réveils dominicaux aux côtés de Sarah. La vie comme elle devrait être tout le temps. Si la pression n'était pas si forte, il aurait sans doute craqué. Des larmes auraient encombré son visage froid et sa barbe piquante. Il aurait crié, se serait roulé par terre, enfermé dans cette maison-mère de sa folie. L'attente devenait insupportable, mais il allait savoir.

Sa montre indiquait 19h58. Le cœur d'Arthur battait comme si toute sa vie en dépendait. Les yeux rivés sur sa longue-vue, il scrutait le piano, toujours tranquille au bord de sa falaise. Un homme, soudain, arrivait. Le pas lent, il se dirigeait vers le piano avec une espèce de gros engin dans les mains. Arthur mit approximativement trois secondes à reconnaître l'individu, qui n'était autre que l'octogénaire britannique lui ayant adressé la parole sur son banc. Que pouvait-il faire là ? L'engin qu'il tenait dans ses mains semblait être un gros mégaphone. Il le porte à ses lèvres et commença, toujours avec ce doux accent britannique : « Mesdames, Messieurs, bonsoir. » La portée de son mégaphone devait être importante. Arthur avait l'impression que l'homme se trouvait juste à côté de lui. « Je me présente : Carl Landwig. Je suis pianiste. » Il laissa un silence, certainement pour reprendre sa respiration. « Ce piano, comme des tas d'autres éparpillés en Europe, est un symbole que nous avons choisi, avec d'autres pianistes renommés pour faire passer un message. Ce soir, dans quelques secondes maintenant, nous allons jouer simultanément le même morceau grâce auquel nous voulons apporter du repos à ce monde tuméfié, en souffrance permanente et dans lequel le rêve disparaît chaque jour un peu plus. Je vous souhaite, Mesdames, Messieurs, une écoute agréable ».

L'homme s'installa sur son siège, l'ajusta et plaça ses doigts sur le clavier. Les premières notes, sortes de douceurs mélodieuses aux éclats de sérénité, remplissaient le ciel de leur beauté. Le son, dont la splendeur ridiculisait tout ce qui l'entourait, résonnait jusque dans les vagues de l'océan. C'est là qu'Arthur comprit. Il comprit que ses théories étaient fumeuses, que le hasard, les forces surnaturelles n'avaient rien à avoir là-dedans. Il s'agissait simplement d'hommes voulant offrir un moment de grâce absolu au reste des hommes. Il savait que partout, à des centaines de kilomètres, des Arthur entendaient cette même mélodie, frissonnaient comme lui de surprise et d'émotion. Mais il comprit également autre chose : pourquoi ce piano l'avait intrigué depuis tout ce temps. Lors de sa première rencontre avec Sarah, elle jouait du piano. Un piano identique à celui-là. Ses mains, posées délicatement sur les touches noires et blanches, son sourire radieux comme le jour, Arthur revoyait tout cela. En cherchant ce piano, il cherchait Sarah. Il voulait la serrer fort et lui dire je t'aime, pour

partir loin, vers les étoiles enlacé dans ses bras, bercé par les notes célestes de ce piano magique.

FIN